

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LES DEUX MERES.

(Suite.)

Alice, toujours en proie à une douloureuse inquiétude, comptait les heures avec angoisse, et debout devant une pendule suivait la marche lente des aiguilles sur le cadran ; elle respirait à peine, et se demandait intérieurement comment elle avait pu se décider à laisser partir Enrich.

— Mon Dieu ! pensait-elle les yeux baignés de larmes, est-ce que je ne le verrai plus ? Est-ce que ce mot adieu qu'il a prononcé en me quittant était bien le dernier mot que je devais entendre sortir de sa bouche ? N'est-ce pas un rêve que tout cela ? Hier vivant encore, hier encore plein d'amour, et aujourd'hui mort peut-être, mort à cause de moi, par dévouement pour moi ! Oh ! Seigneur, vous aurez compassion de la pauvre femme qui a tant souffert, vous la prendrez en pitié, vous ne la condamnez pas à toutes les misères et à toutes les rudes épreuves de ce monde ! Du haut du ciel, vous laisserez tomber un regard bienveillant sur elle, et vous éloignerez de son front tous les malheurs qu'elle redoute. — Ne plus le voir, mon Dieu ! ne plus entendre sa voix si grave et si affectueuse, ne plus le sentir près de moi quand je l'aime, oui, quand je l'aime pour toute l'indifférence que je lui portais autrefois, pour tous les chagrins que je lui ai causés involontairement, cela serait trop horrible ! Je ne suis point préparée à cette séparation ; vous nous aviez rapprochés afin que nous ne nous quittions plus, vous aviez placé sa main dans la mienne afin qu'il ne m'abandonnât plus désormais, afin que nous ne fissions plus qu'une même vie, qu'un même destin ! Ne plus le voir, non, cela ne peut être ! vous ne me l'avez pas rendu hier pour me le retirer aujourd'hui ! D'ailleurs, je ne vous ai point offensé, moi, mon Dieu ! j'ai toujours pra-

tiqué les divins préceptes que l'on m'a enseignés en votre nom, je vous ai toujours béni, j'ai toujours proclamé dans mes prières votre gloire et votre puissance : ne me retirez pas Enrich, Seigneur ; car si vous me l'ôtiez, j'en mourrais. Vous m'avez enlevé ma mère, vous me l'avez arrachée d'entre mes bras ; je l'ai retrouvée morte quand je pensais l'embrasser comme chaque jour de ma vie ; n'est-ce pas assez, mon Dieu ! que faut-il encore ?

En parlant ainsi, elle tomba à genoux, et son visage était pâle et tout décomposé par la douleur.

En ce moment, l'on ouvrit la porte de la chambre.

Alice se retourna, jeta un cri déliant, et s'élança au cou d'Enrich qui venait d'entrer. Puis quand sa folie fut un peu passée, elle le toucha de la main pour bien s'assurer que celui qu'elle avait cru mort était devant ses yeux.

— Oui, c'est lui, murmurait-elle, c'est lui !

Enrich cependant demeurait grave et sévère ; son front était chargé d'une pénible tristesse, et il gardait un douloureux silence.

— Mais qu'as-tu donc ? s'écria enfin Alice.

Enrich gardait toujours le silence.

La jeune fille le contempla avec terreur, elle examinait ses mains, ses vêtements.

— Est-ce que le comte serait mort ? dit-elle tout à coup avec effroi.

Enrich garda encore le silence.

Alice inclina la tête.

— Il est mort ! murmura-t-elle.

Enrich fit un violent effort sur lui-même, et pronant doucement la main de sa bien-aimée :

Non, il n'est pas mort, reprit-il lentement, et pourtant je suis devant vous ! non, il n'est pas mort,

et pourtant je vous avais promis de ne venir que lorsque je vous aurais vengée ! non, il n'est pas mort, et pourtant mon amour et votre honneur me faisaient un devoir de le tuer ! non, il n'est pas mort, Alice !—Vous m'avez chargé du soin de réparer votre offense, j'ai accepté, et cependant votre offense n'est point réparée ! vous m'aviez cru un homme ; vous m'aviez confié une mission, et cette mission je ne l'ai pas accomplie ; vous m'avez pensé digne de vous, j'en suis indigne.

—Comment cela ? murmura Alice.

—Aussi, continua Enrich, je suis venu pour vous rendre la parole que vous m'aviez donnée. Je ne puis être votre époux, mademoiselle, et je ne le serai point !—Dieu pourtant sait si je vous aime, et si je donnerais ma vie pour vous, mais les événements ont fait de moi un lâche, et vous ne devez pas être la femme d'un lâche ; maintenant, adieu, Alice, vous ne me verrez plus ; adieu.

Il marcha vers la porte, et l'ouvrit : mais la jeune fille, se plaçant entre la porte et lui, l'arrêta avec force.

—Vous ne partirez pas, dit-elle : vous ne partirez pas.

Enrich surpris demeura immobile.

—Non, vous ne partirez pas, reprit Alice ; et que m'importe, à présent que je vous ai retrouvé, la vengeance que vous deviez tirer du comte de Morand ?—ce n'est pas lui que j'aime, c'est vous ;—et puisque Dieu n'a pas voulu que vous vous rencontrassiez avec lui, c'est que Dieu a exaucé ma prière ; oh ! n'est-ce pas que tu ne partiras point, mon Enrich ? et que me fait mon honneur, puisque tu crois à mon innocence, à ma pureté, comme je crois à ton courage ? Oh ! oui, j'y crois, continua-t-elle, oui j'y crois, car l'homme que j'aime comme je t'aime ne peut être un lâche.—Tu es revenu de ce duel sans qu'il ait eu lieu, parce que des circonstances, ou plutôt parce que la volonté et la clémence du ciel l'ont voulu ! Toi un lâche, oh ! non, car tu m'aimes, et l'homme qui aime n'est jamais un lâche. S'il n'avait point de courage, son amour lui en donnerait.—Mais tu n'as pas besoin de cela, mon Enrich, toi si bon, toi si aimant, toi qui voulais mourir pour moi !—mais tu resteras, n'est-ce pas ?

—Je le tuerai ! s'écria Enrich.

—Non, je te le défends.

—Et moi, je te répète que je le tuerai : il était trop faible pour se mesurer avec moi sur le terrain, et par loyauté j'ai consenti à ce qu'il ne se battît pas ; mais j'égaliserai notre faiblesse ; il n'est pas assez fort pour se battre avec moi, eh bien ! je me ferai aussi débile afin que ce duel ait lieu ;—oui, je retirerai de mes veines tout ce sang que j'ai de trop ; s'il est blessé, je me blesserai moi-même, et demain, demain, je me présenterai devant lui, faible comme lui, avec un appareil sanglant sur ma blessure comme lui encore, et je lui dirai : Nous pouvons bien nous battre maintenant, n'est-ce pas ? Eh bien ! battons-nous donc !

—Oh ! je savais bien que tu n'étais pas un lâche, interrompit Alice en l'embrassant avec délire ; oui, je le savais bien.

Enrich la regardait avec orgueil ; et cependant le ressentiment se peignait sur tout son visage.

—Je te comprends, dit la jeune fille d'une voix

caressante ; oui, mais je ne le veux pas ; non, tu ne te battras pas, jure-moi de ne pas te battre.

Enrich garda le silence.

—Mais si tu mourrais, je mourrais aussi, mon ami, mon amant ; laissons cet homme, Dieu nous vengera de lui.

—Oh ! non pas, murmura Enrich.

—M'aimes-tu, Enrich ? eh bien ! oublions cette fatale aventure,—et soyons heureux : demain nous partirons, demain nous retournerons dans notre pays, dans cette Allemagne où nous avons vécu si longtemps, où je suis née, où tu m'as connue, où tu m'as aimée, où nous retrouverons ta mère.

Mais neuf heures sonnèrent, et il fallut songer à se séparer, pour ne plus se revoir que le lendemain.

Alice, voluptueusement appuyée sur le bras d'Enrich, le reconduisit jusqu'à la petite porte du jardin ; A demain, lui dit-elle avec une apparente tranquillité.

—A demain, répondit il un peu ému.

Elle ouvrit la porte, et Enrich allait sortir. Alice le retint.

—Surtout, lui dit-elle à voix basse, n'oubliez pas ce que vous m'avez promis ; vous ne vous battrez point, n'est-ce pas ?

—Je tiendrai ma promesse, dit Enrich.

Ils se séparèrent bientôt.

Et en entrant dans son appartement, Alice se disait :—Mon Dieu, s'il allait se battre !

Et en traversant rapidement la campagne qui se prolongeait indéfiniment devant lui, Enrich pensait :

—Comte de Morand, tout n'est pas fini entre nous ; non, car ce duel retardé n'est que partie remise.

XXXII.

En rentrant chez lui, Enrich fut surpris de trouver une lettre ; dès qu'il fut dans sa chambre il l'ouvrit, et lut :

« Monsieur,

« Demain, à dix heures du matin, un homme sûr viendra vous prendre chez vous ; soyez sans inquiétude et sans soupçon, suivez-le où il vous conduira ; je ne tarderai pas à vous joindre, et vous ferai sur l'heure satisfaction de l'outrage qu'a reçu mademoiselle Warner.

« Adieu jusque-là, monsieur.

« ARTHUR DE MORAND. »

Enrich relut plusieurs fois cette lettre, et son visage brilla de joie ; il fit quelques pas dans sa chambre.

— Enfin, murmura-t-il, le ciel est las de me persécuter ; demain il me placera donc une épée ou bien un pistolet dans la main, devant l'homme qui a insulté celle qui doit être ma femme ! Ah ! le ciel soit loué !

Il alla se rasseoir, et bientôt à cet éclair de joie succéda une réflexion pénible ; il songea à Alice qui, s'il mourait, demeurerait seule, et il souhaita de vivre ; — ensuite il songea à sa pauvre mère laissée en Allemagne, et qui chaque jour depuis son départ

précipitait Dieu de lui rendre son enfant. Mais toutes ces idées se dissipèrent aussitôt ; et une seule, une unique, une ardente, immuable, chassa toutes les autres, l'honneur d'Alice ! toute son énergie lui revint ; il n'avait plus de faiblesse, plus d'inquiétude ; dans cette pensée il puisa une nouvelle force ; pendant dix ans il avait vécu pour Alice, il se sentait le courage de mourir pour elle.

Il demeura plus d'une heure absorbé dans ses méditations, puis il regarda sa montre, se rappela que le lendemain il se rencontrerait avec le jeune comte, se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir d'un paisible sommeil.

Le lendemain, il entendit frapper à sa porte.

Il eut honte d'être surpris à cette heure au lit par l'homme qui venait sans doute le chercher pour l'emmener près du comte ; il se leva en toute hâte, s'habilla rapidement et courut ouvrir.

Son étonnement fut grand ; car au lieu de l'homme qu'il attendait, il trouva Alice.

— Vous ici ! dit-il.

— Moi, répondit la jeune fille.

— Mais par quel hasard ?

Alice poussa doucement la porte, entra, puis fit signe à Enrich de refermer la porte ; il lui obéit en silence, attendant qu'elle se fût expliquée. La jeune fille s'assit sur un fauteuil, attira son ami près d'elle, et le regardant avec des yeux où brillait l'amour :

— Écoutez-moi, dit-elle.

Enrich s'assit.

— Ce n'est point un hasard qui m'amène ici, c'est ma volonté, en le faisant j'ai su ce que je faisais.

— Mais vous vous compromettez ?

— Je le savais avant de franchir le seuil de cette maison, je le savais avant que des regards curieux m'eussent examinée attentivement, et avant que les gens de cette auberge se fussent parlé à voix basse ; oui, je le savais, et cependant je suis venue.

— Mon Dieu ! pensa Enrich, aurait-elle appris que ce matin, malgré ma promesse d'hier, je dois me rencontrer et me battre avec le comte Arthur de Morand ?

L'émotion, la crainte, lui coupèrent la parole, et il résolut d'attendre que mademoiselle Warner se fût complètement expliquée.

La jeune fille continua avec une douceur ineffable de voix et de regards :

— Oui, Enrich, je savais tout ce que l'on penserait de ma visite, et tout ce qu'on pourrait en conjecturer ; mais je vous aime mieux que mon honneur, et j'ai bravé tout ce que l'on pourrait dire. Il était convenu entre nous que nous partirions aujourd'hui même, et tout est prêt pour notre départ. À dix heures une voiture viendra nous prendre, à dix heures nous quitterons cette ville, d'où j'emporterai de bien tristes souvenirs, et nous retournerons en Allemagne, où votre amour me dédommagera de tout ce que j'ai souffert ici.

En écoutant ces paroles, le visage d'Enrich devenait pâle ; il prit la main d'Alice.

— Alice, lui dit-il, nous ne pouvons partir encore.

— Et qui nous empêche, mon ami ?

J'avais pensé, reprit le jeune homme, que nous ne

partirions d'ici qu'époux, et je persiste dans cette résolution, car votre réputation l'exige.

Alice lui sourit délicieusement.

— Et si j'avais prévenu votre pensée, interrompit-elle : si j'avais été au-devant de vos désirs, si ce que vous attendiez de l'avenir, je vous l'offrais maintenant, enfin si nous ne devons quitter cette ville que lorsqu'un prêtre aurait béni notre union, résisteriez-vous encore ?

En ce moment l'heure sonna, et Enrich prêtait l'oreille avec avidité et comptait avec angoisse ; Alice s'aperçut de sa préoccupation, mais elle s'arma de courage et feignit de n'avoir rien remarqué.

— Huit heures ! murmura-t-il.

Et il écouta encore.

Mais aucun son ne vint plus frapper son oreille ; il respira librement alors ; on eût dit sa poitrine débarrassée du poids qui l'accablait ; il se rapprocha d'Alice, et lui prenant la main.

— Alice, lui dit-il gravement, cette proposition que vous venez de me faire m'aurait en tout autre temps comblé de bonheur, car Dieu m'en est témoin, depuis que je vous connais, et il y a longtemps de cela, je n'ai eu qu'une pensée, je n'ai formé qu'un désir, je n'ai songé qu'à une seule chose, à devenir votre époux : cette félicité suprême, vous me l'offrez ; et, malheureux que je suis ! je dois vous répondre aujourd'hui par un refus, oui, par un refus, Alice.

— Vous m'aviez cependant promis hier de ne pas vous battre, reprit doucement la jeune fille ; j'ai cru à votre promesse comme à votre amour ; vous me trompiez.

Enrich sentit son cœur défaillir, il essaya de dissuader Alice ; mais quand celle-ci répondit :

— Oui, vous devez vous battre.

— Eh bien ! j'en conviens, murmura Enrich : oui, je me bats aujourd'hui, et aucune puissance humaine ne pourra me détourner de ma résolution : elle est irrévocablement prise.

— Savez-vous si je veux vous en détourner ? dit Alice : savez-vous si moi aussi je ne comprends pas votre sublime dévouement, si je ne m'y résigne pas ? Enrich, continua-t-elle, je ne veux ni ne prétends vous empêcher de vous battre ; mais ce que je veux, mon ami, c'est vous nommer mon époux ; le destin qui nous a déjà séparés, peut nous séparer encore, et cette fois ce serait pour toujours, car dans ce combat d'homme à homme vous pouvez mourir, et je ne veux pas que vous mouriez avant de vous avoir pressé sans crime sur mon cœur, avant de vous avoir dit combien vous m'étiez cher, avant de vous avoir prodigué tous les noms que ma tendresse a rêvés pour vous. Eh bien ! me refuserez-vous ? c'est du bonheur que je vous offre, un court bonheur, Enrich, et que votre mort détruira à peine commencé ; mais enfin je veux que vous soyez heureux pendant le peu de temps que vous passerez peut-être près de moi.

Enrich la regarda avec délire.

— Venez, reprit la jeune fille.

Elle chercha à l'enrâner.

— Mais où donc ? dit Enrich.

— Venez, répéta Alice.

Et ils sortirent.

Une demi-heure après ces choses, deux personnes

cheminaient lentement dans la campagne, et paraissaient retourner vers la ville ; la joie éclatait sur le visage rayonnant d'Enrich, Alice tenait les yeux baissés et gardait le silence.

Tu es triste, murmura-t-il : et pourquoi ? n'ai-je pas consenti à tout ce que tu as voulu, ne sommes-nous pas époux maintenant ? n'es-tu pas à moi pour toujours ?

— Pour toujours ! pensait Alice.

— Ce vieillard qui nous a unis et bénis devant Dieu, continua Enrich, ne t'a-t-il pas donnée à moi, et le Seigneur n'a-t-il point entendu tes prières ? qui donc peut te rendre chagrine, mon Alice, ma femme, ma bien-aimée ? ce matin, tu me regardais encore avec ivresse ; tes beaux yeux jetaient le trouble dans mon âme, je brûlais près de toi, et cependant je me taisais ! hier, tes lèvres n'ont-elles pas frémi sous les miennes ? c'était mal, et pourtant, ta bouche n'a prononcé que des paroles d'amour et des serments éternels ! Aujourd'hui que tu es ma femme, que personne au monde, ne peut t'arracher d'entre mes bras, ton regard est froid, et tu ne murmures aucun de ces mots célestes auxquels tu m'as presque accoutumé. Pourquoi cela ?

— Je suis heureuse, dit Alice en levant sur Enrich ses yeux doux et languissants.

Ils continuèrent leur route.

Quelques minutes plus tard, ils entraient dans la maison de madame Warner ; Alice baissait toujours les yeux et sa main frissonnait. Enrich la conduisit dans l'appartement qu'elle occupait depuis la mort de sa mère.

Tous deux étaient seuls ; — Enrich à son tour trembla.

Car à l'instant, l'heure sonna.

Enrich laissa tomber ses bras qui entouraient sa bien-aimée ; une sueur froide parcourut tout son corps ; il lui sembla qu'un démon hurlait auprès de lui ; il se leva rapidement.

Alice aussi venait de se lever.

— Neuf heures et demie ! dit Enrich avec épouvante.

Alice était d'une effrayante pâleur, et suivait dans une anxiété profonde tous les mouvements de son époux : celui-ci s'élança vers la porte ; mais aussi prompt que lui, elle courut vers la porte et s'écria :

— Tu ne partiras point !

— Mais l'on m'attend, reprit Enrich : l'on m'attend !

— Tu ne partiras point ! interrompit Alice que la terreur semblait grandir.

— Mais celui qui m'attend dira que je suis un lâche.

— Tu ne partiras point ! je ne le veux pas !

— Oh ! je t'en supplie, continua Enrich, laisse-moi partir : d'ailleurs, qui te dit que je ne reviendrai pas de ce duel où je suis attendu ! l'amour me rendra fort ! l'amour et notre bon droit ! Eh bien ! tu prieras Dieu pour moi, et Dieu exaucera ta prière : mais, au nom du ciel, laisse-moi partir !

— Tu ne partiras pas ! reprit Alice.

— Mais ce n'est pas l'honneur seulement de celle que j'aime qu'il faut venger, dit Enrich ; c'est l'honneur de ma femme, et je ne veux pas que l'in-

sulte qui t'a été faite demeure impunie ; si j'y consentais, je ne serais qu'un misérable indigne de ton amour, que chacun montrerait au doigt dans la rue ; dis, voudrais-tu, quand tu serais à mon bras, entendre murmurer à ton oreille : Vous voyez bien cet homme ? c'est un lâche ! il avait l'honneur de sa femme à venger, et il n'a pas osé le faire ! Dis, ne souffrirais-tu pas mille morts ? oh ! laisse-moi partir ! laisse-moi partir !

En parlant ainsi, Enrich, se jeta aux genoux d'Alice, et lui tendit ses bras suppliants ; la pauvre femme, toujours debout devant la porte, étouffait presque ; elle comprenait enfin toute la gravité de la position de son amant, elle comprenait bien qu'elle devait le laisser s'éloigner, mais elle ne se sentait pas cet horrible courage.

— Laisse-moi partir ! laisse-moi partir ! murmurait Enrich.

Il se traînait à ses genoux qu'il embrassait, et de grosses larmes coulaient dans ses yeux ; Alice avait à peine la force de se soutenir.

— Mais je suis ta femme, sanglotta-t-elle enfin : je suis ta femme, et je dois vouloir que tu vives.

— Et mon honneur, et le tien, Alice, songes-y donc !

— Oh ! je voudrais mourir, murmura Alice, dont le visage était devenu livide ; je voudrais mourir !

Enrich, en délire, embrassait toujours ses genoux. — Grâce, pitié pour notre honneur à tous deux, dit-il en élevant de nouveau ses mains vers sa femme.

Il y avait tant de larmes dans sa voix, tant de désespoir dans son regard, qu'Alice sentit en ce moment toute son énergie l'abandonner ; elle s'appuya, presque sans force, sur un fauteuil, et laissa la porte libre.

— Oh ! merci, merci ! s'écria Enrich, qui commençait à respirer.

Il se leva rapidement, ouvrit la porte, sortit, rentra aussitôt, et embrassant Alice avec désespoir et transport :

— Je ne mourrai pas, dit-il : non, je ne mourrai pas.

Il s'éloigna.

XXXIII.

Enrich courut en toute hâte à son auberge ; son premier soin fut de s'informer si l'on était venu le demander ; on lui répondit que non. Il se sentit soulagé, monta à sa chambre et résolut d'attendre. Dire tout ce qu'il éprouva serait impossible ; nous nous contenterons de faire savoir que ses regards étaient fixés sur la pendule et semblaient accuser les aiguilles de lenteur ; enfin le moment arriva, l'aiguille paresseuse s'arrêta sur l'heure fatale.

— Dix heures ! s'écria-t-il.

Il n'avait pas achevé qu'il entendit frapper un petit coup à sa porte ; il alla ouvrir.

Un homme l'attendait.

— Je suis à vous, dit Enrich.

Il rentra dans sa chambre et voulut prendre ses armes, mais l'homme lui fit signe que cette précaution était inutile.

— Comme vous voudrez, reprit Enrich.

Il. or i.

(A CONTINUER.)

UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE

Deuxième Partie.—CHAPITRE V.

(Suite.)

CHAPITRE V.

L'ENLÈVEMENT.

La porte était entr'ouverte, il frappa trois légers coups.

—Entrez, dit Mme Smith, qui achevait de mettre le thé sur la table.

—Bonjour, Mesdames, dit Frank en saluant poliment.

—Mon Dieu ! mais c'est Frank ! dit Flora en s'approchant.

—Est-il possible ? dit Mme Smith qui entra par la porte de derrière ; c'est pourtant Dieu vrai. D'où venez-vous donc ? Dans tous les cas, soyez le bienvenu chez nous.

—Nous allions justement nous mettre à table ; vous y avez votre place comme autrefois, ajouta Flora.

Frank accepta en balbutiant des remerciements. Cette politesse inattendue le mettait mal à l'aise. Il se sentait petit et gêné. Une conscience coupable en présence d'une âme honnête et franche est comme un oiseau en cage qui regarde son compagnon voler librement dans les airs ; de la haine mêlée d'envie.

Notre homme cependant reprit bientôt son assurance. Il s'assit à table et fut aussi aimable que possible pendant tout le repas. Il savait d'ailleurs être gentilhomme à ses heures et la nature lui avait donné tout ce qu'il faut pour plaire et gagner les cœurs. Ce n'était plus, en apparence du moins, le libertin méditant un mauvais coup ; c'était le convive amusant, le causeur agréable se retrouvant à son aise dans le domaine du bon ton et de l'esprit.

Dans le cours de la conversation, Frank apprit que M. Smith ne devait pas revenir avant une heure assez avancée de la nuit. Sa passion pour Flora s'était réveillée toute brûlante à la vue de la jeune fille que le séjour des bois et le grand air avaient encore embellie. Il avait à cœur son projet de violence ; mais d'un autre côté, l'accueil gracieux et empressé qu'il recevait le mettait mal à l'aise ; il se prenait à se mépriser en songeant à la trahison par laquelle il allait récompenser une conduite si généreuse de la part de la famille Smith. Il allait même songer à se retirer pour se soustraire à cette influence et méditer avec Jack un autre plan, lorsque Flora lui proposa d'aller faire le tour de son jardin, avant de les quitter.

Avec son bon cœur, la jeune fille avait déjà complètement oublié la conduite de Frank et ne songeait pour le moment qu'à être agréable à l'ancien ami de sa famille.

Frank accepta de grand cœur.

Ils arrivèrent en causant jusqu'à l'extrémité du

jardin qui longeait presque la lisière de la forêt. Les arbres fruitiers de toute sorte formaient un épais rideau de verdure entre cet endroit et la maison.

—Voici des pensées magnifiques qui me viennent du Wisconsin, dit la jeune fille ; je les ai cultivées moi-même, voyez comme elles ont bien réussi.

En disant ces mots, elle se pencha pour cueillir quelques-unes des fleurs.

Le diable voulut qu'à ce moment, la silhouette de Jack vint se dessiner sur la lisière du bois à trente pas de la clôture du jardin. C'en était trop pour Frank. Profitant de la position dans laquelle était Flora, ce qui l'empêchait de voir autour d'elle il éleva son mouchoir au-dessus de sa tête et fit un signal ; puis, il se baissa lui-même, pour examiner, disait-il, l'espèce de terre dans laquelle venaient ces belles pensées.

Moins d'une minute après, Jack arrive d'un bond près de la jeune fille, lui jette son habit sur la tête, puis, la saisissant dans ses bras robustes, il l'enlève comme une plume et prend sa course dans la direction de la forêt.

Cependant, Flora a poussé un cri perçant que sa mère a entendu.

Celle-ci se précipita hors de la maison vers l'endroit d'où le cri était parti.

Elle y trouve Frank se relevant de terre, l'air tout égaré.

—Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? Où est Flora ? Mais parlez donc vite ! ajouta-t-elle en voyant que Frank ne répondait pas.

A la fin, celui-ci parut comme s'il s'éveillait de sa torpeur.

—Hélas ! dit-il, je ne sais rien ; nous étions à cueillir des pensées lorsque je me suis senti rudement frapper par derrière sur la tête. Aïe ! fit-il en portant la main à l'endroit indiqué. J'ai été étourdi et je suis tombé du coup. Je ne sais pas ce qui s'est passé depuis.

—Mais alors on a enlevé Flora ! dit la malheureuse mère en se tordant les mains ; et son père qui n'est pas ici ! Que faire, Mon Dieu ? Mais vous, vous êtes là, et vous ne volez pas à son secours ! Partez vite, vous n'avez que trop tardé.

La pauvre femme, suffoquée par sa douleur, s'affaissa sur le sol, privée de connaissance.

Frank profita de cet évanouissement pour s'esquiver et prit sa course dans la direction qu'avait suivie Jack.

Il eut bientôt rejoint ce dernier, mais il se tint à distance. Dans le bois, l'ombre commençait à s'épaissir sensiblement.

Flora cependant reconnut Frank ; elle se

désormais protégée.

—Laissez-moi ! dit-elle à Jack en faisant des efforts pour se dégager.

—Soyez tranquille, ma petite, on ne vous fera pas de mal si vous ne vous débâtez pas trop.

—Laissez-moi m'en aller, vous dis-je, ou vous paierez cher cette insulte.

—La paix ! la paix ! J'ai décidé de vous emmener et je vous emmène.

—Monstre ! tu seras traité comme tu le mérites.

—Je l'espère bien, je ne travaille pas pour rien.

A ce moment Frank s'approchait d'eux. La jeune fille fit un effort désespéré, s'arracha de l'étreinte de Jack et vint se jeter dans les bras de Frank.

—Pour l'amour de Dieu ! dit-elle, protégez-moi !

Et elle tournait vers lui ses beaux yeux baignés de larmes.

—Ne craignez rien, dit-il, je vous protégerai jusqu'à mon dernier souffle.

—Ah ! vous êtes un noble cœur, après tout, merci ! Retournons vite vers ma mère.

—Asseyez-vous un peu pour vous reposer ; votre mère ne sera pas inquiète, c'est elle qui m'a envoyé à votre secours.

—Non, je n'ai pas besoin de repos ; ramenez-moi de suite à ma mère.

—Flora, il m'est impossible de vous le dissimuler plus longtemps, vous ne devez plus retourner chez votre mère : me comprenez-vous ?

Et il attacha sur elle un de ces regards qui en disent plus que les paroles.

Elle le comprit si bien que d'un bond elle se dégagea et prit sa fuite à travers la forêt. Mais Jack qui était sur le qui-vive l'eût bientôt rattrapée.

—Pas si vite, dit-il ; on ne part pas comme cela sans ma permission.

Et il la ramena près de Frank.

—Mon Dieu ! dit-elle en s'adressant au jeune homme, est-il possible que vous serez assez lâche pour me laisser traiter ainsi sous vos yeux ?

—Ta, ta, ta, ce sont des enfantillages, répondit-il ; personne ne vous fait de mal. Nous avons déjà trop tardé, d'ailleurs, poursuivit-il en s'adressant à Jack ; suis-moi et tâchons de nous rendre au lac avant le matin.

Jack enleva de nouveau Flora et se prépara à suivre son maître.

—Un moment ! dit la jeune fille d'un air d'autorité. Puisqu'il me faut vous suivre, je ne veux pas, au moins, subir plus longtemps un contact qui me révolte ; s'il vous reste un seul sentiment d'honneur, Monsieur Sill, commandez à ce homme de me laisser libre.

—Certainement, si vous voulez me promettre de ne pas tenter de fuir.

—Je vous le promets : puisque vous n'êtes pas assez généreux pour accorder ma demande sans exiger une semblable promesse.

—Laissez-le marcher, dit Frank à Jack ; mais tiens tes yeux ouverts.

—Encore une insulte, dit-elle ; où donc avez-vous le cœur placé, si toutefois vous en avez un ?

—Je suis bien peiné d'être obligé de vous traiter ainsi, dit-il ; mais j'espère que mon profond amour pour vous parviendra à vous faire oublier ces petits contre-temps.

Flora se contenta de lui lancer un regard chargé de mépris, et la marche se continua en silence pendant que la nuit descendait plus épaisse sur la forêt. Pendant ce temps, l'air frais du soir avait fait revenir Mme Smith de son évanouissement. Elle se leva et regarda autour d'elle.

—Où suis-je, mon Dieu, et qu'est-il donc arrivé ? Flora ! Flora !

En prononçant ce nom, tout lui revint à la mémoire. Elle s'élança vers la maison, mais en arrivant près de la porte, elle fut prise d'une nouvelle défaillance et tomba lourdement, le front sur la pierre du seuil.

CHAPITRE VI.

A LA RESCOUSSE.

Cependant, nous battions depuis trois jours les bords et les environs de la Rivière-aux-Sables ; et nous avons fait une chasse abondante. Dans l'avant midi du quatrième jour, nous nous décidâmes à retourner sur nos pas. M. Smith était inquiet de sa maison.

—Je ne sais pas ce que cela signifie, nous disait-il ; je me sens le cœur serré, comme si un grand danger me menaçait : il y a quelque chose qui ne va point.

Nous essayâmes de calmer ses appréhensions, mais il y tenait. Nous avions d'ailleurs assez de gibier, et il n'eût pas été juste de récompenser la complaisance de M. Smith par un refus que nous n'avions aucune raison de lui faire.

Nous primes donc notre canot sur nos épaules pour nous diriger vers la rivière Memoosic, où nous arrivâmes sur les trois heures.

Il fallait dîner et nous refaire un peu. Mais M. Smith était incapable de se reposer ; plus il s'approchait de sa maison, plus il semblait inquiet. Nous mîmes donc notre canot en flotte et nous partîmes.

Nous avons le courant pour nous et le trajet se faisait vite.

Vers huit heures, nous venions accoster sur la grève en face de la maison.—C'est singulier, dit M. Smith, comme tout a l'air tranquille, et personne ne vient au devant de moi. Pardonnez-moi si je prends les devants, il faut que je voie.

Il sauta à terre et prit sa course vers la maison pendant que nous nous occupions de mettre le canot en sûreté.

Nous l'avions à peine tiré sur le rivage, lorsque nous entendîmes un cri dans la direction de la maison. En deux temps, nous y fûmes rendus, et nous trouvâmes M. Smith s'arrachant les cheveux devant le corps inanimé de sa femme qui était encore dans la position où le lecteur l'a laissée à la fin du chapitre précédent.

Nous relevâmes madame Smith que nous portâmes sur le banc-lit, à l'intérieur, et, au bout de quelques minutes, grâce à nos soins, elle revint à elle.

—Flora ! cria-t-elle, en ouvrant les yeux.

Ce nom ramena M. Smith de l'espèce d'égarément dans le quel il semblait être tombé

—Où est-elle, Flora ? demanda-t-il.

—Partie ! ... enlevée ! ... Frank ... sanglotta la pauvre femme en indiquant la direction que Frank avait prise.

Une idée soudaine frappa M. Smith.

—J'y suis ! s'écria-t-il. Vous rappelez-vous le yacht que nous avons aperçu au large ? Je le reconnais maintenant, c'est celui de Frank Sill. Malheur ! c'est lui qui a enlevé ma fille. Depuis combien de temps sont-ils disparus ?

Madame Smith regarda à la pendule.

—Ils peut y avoir trois quarts-d'heure, dit-elle.

Pourvu que nous arrivions à temps !

Nous n'attendîmes pas l'invitation de M. Smith, nous nous offrîmes de suite à nous mettre sur la trace. Il nous serra la main, pendant que de grosses larmes s'échappaient de ses yeux.

Un moment après, divisés en deux groupes, à la distance de trois cents pas, nous partions en droite ligne à travers la forêt, dans la direction de l'endroit où nous jugions que le yacht devait se trouver.

Edouard et Jules étaient d'un côté ; M. Smith, Noël et moi, de l'autre.

Nous marchions vite, mais sans bruit, à la manière des sauvages, pour ne pas donner l'éveil.

Après un peu plus d'une heure de marche, nous avions déjà parcouru plusieurs milles lorsque Noël nous fit remarquer qu'il y avait dans l'air une odeur prononcée de fumée.

—Il y a, ou bien il y a eu un feu tout près d'ici, dit-il ; suivons la direction du vent, nous trouverons peut-être quelque chose.

Nous ferons maintenant revenir le lecteur, pour un instant auprès de Flora et de ses ravisseurs.

Depuis l'arrivée de Frank, ils avaient marché pendant longtemps sans s'arrêter. Plusieurs fois, durant la marche, Frank avait demandé à la jeune fille si elle était fatiguée ; mais il n'avait pu obtenir aucune réponse.

Quoique brisée par l'émotion et la fatigue, elle marchait bravement et en silence, au milieu des troncs d'arbres et des racines qui lui ensanglantaient les pieds.

Il vint cependant un moment où ses forces la trahirent. Elle s'arrêta et s'appuya près d'un arbre pour s'empêcher de tomber.

—Halte ! cria Jack à Frank qui marchait de quelques pas en avant.

Le jeune homme se retourna.

—Puis-je vous être utile ? dit-il, en s'approchant de Flora.

Elle ne répondit pas, mais ses forces l'abandonnant tout-à-fait, elle tomba au pied de l'arbre et s'évanouit.

Frank la releva dans ses bras et s'aperçut qu'elle était toute glacée.

—Allume du feu, dit-il à Jack.

—Mais ...

—Point de mais ; je sais que la chose est dangereuse ; néanmoins il le faut.

Quelques minutes après, un feu clair pétillait au pied d'un gros érable. Frank étendit son habit et celui de Jack près du feu et il y plaça la jeune fille en ayant soin d'élever autour d'elle, d'un côté opposé au feu, une haie de branches feuillues qui la garantissaient de l'air frais.

Dans le couvercle de son flacon de poche il fit

tiédir de l'eau-de vie réduite, et parvint à en faire avaler quelques gorgées à la jeune fille qui rouvrit les yeux mais les referma aussitôt.

—Elle n'est plus capable de marcher, dit Frank ; et elle va probablement dormir maintenant. Il va te falloir la porter.

—J'ai déjà porté des fardeaux plus lourds ; et d'ailleurs, je suis, ou plutôt je serai payé pour cela ; embarque !

Il éteignit le feu soigneusement, prit la jeune fille dans ses bras, et se mit à suivre Frank qui s'était orienté de nouveau.

C'est environ une dizaine de minutes après cela que nous étions arrivés dans le voisinage et que Noël avait senti l'odeur du feu. Nous arrivâmes donc tout droit sur l'emplacement du foyer où, heureusement et malgré les précautions de Jack deux ou trois branches sèches s'étaient rallumées et flambaient encore.

Il ne peuvent pas être loin, dit Noël ; maintenant, aux grands moyens !

Le chien de M. Smith que nous avions avec nous, tournait autour du foyer d'un air inquiet et humait la terre d'une façon extraordinaire.

Noël s'approcha de lui et lui fit flairer le manteau de la jeune fille que M. Smith avait apporté.

—Cherche ! dit-il ensuite.

Le chien fit encore deux ou trois tours, puis, il partit sans hésiter en déviant un peu de la course que nous avions tenue jusque là.

Nous partîmes sur ses traces, nous contentant de modérer un peu son allure, afin de pouvoir le suivre.

Au bout d'un quart d'heure de marche, l'animal poussa un aboyement robuste et s'élança en avant, sans que nous puissions l'arrêter. Nous prîmes notre course derrière lui, et au bout de deux ou trois arpents, guidés par la voix du chien, nous tombions droit sur les fugitifs.

Il pouvait être onze heures. La lune qui était levée depuis un quart-d'heure, nous aidait à distinguer un peu dans l'obscurité.

Le chien avait dû s'élançer de suite sur Jack, car ce dernier s'était retourné et cherchait à apaiser l'animal qui paraissait ne pas vouloir entendre raison.

Frank de son côté, comprenait bien ce que cela voulait dire et ne savait pas où donner de la tête.

A la fin, il prit son revolver et allait tirer sur le chien lorsque nous parûmes tout auprès.

—Arrêtez ! cria M. Smith : rendez-vous, où vous êtes morts !

En même temps nous dirigions à la fois nos trois pistolets sur le jeune homme.

Frank abaissa son arme. Mais Jack, qui avait toujours Flora sur son épaule, glissa une main à sa ceinture, saisit son pistolet et fit feu. Nous ne vîmes que l'éclair, et la balle vint frapper l'écorce d'un arbre tout près de M. Smith.

Nous ne pouvions pas riposter à ce feu, dans la crainte de blesser la jeune fille.

Nous nous élançâmes donc en avant afin de contrôler les mouvements du bandit. Comme nous arrivions sur lui, il tira deux autres coups. En même temps, Jules et Edouard, qui avaient entendu la première détonation, paraissaient à dix pas de nous.

[A CONTINUER.]

LES ENFANTS DE TIALIE.

(Suite et Fin.)

Il était sept heures et demie, la levée du rideau était annoncée pour huit, et l'acteur chargé du rôle du *Proscrit* n'arrivait pas. Parti le matin même pour une course pressée dans un village des environs, il n'était pas revenu ; nous savions qu'une forte pluie, tombée dans la journée, avait pu occasionner des retards dans son itinéraire.

S'il n'arrivait pas ! Je vous laisse le soin de vous figurer notre angoisse en cette triste occurrence. Pas de *Proscrit*, pas de représentation. Et la foule, — une vraie foule, — qui arrivait, qui grossissait de minute en minute ! Une recette monstre à portée de la main... et pas de *Proscrit* pour nous la faire toucher !

« O rage, ô désespoir, ô retards ennemis ! » comme s'écrierait Corneille, ou n'importe qui.

La salle était vraiment belle et les acteurs préparés, on ne peut mieux. A travers l'œil du rideau, je voyais nos premières familles empressées à nous venir applaudir et encourager par leur présence. Derrière moi, le Bailli qui se trémoussait dans sa robe d'avocat et qui charadait Lozo ; le perruquier qui poudrait le Traître et le faisait aussi beau garçon que possible ; Catignac le gascon attifant ses Turcs et ses joueurs de cymbales ; sans compter le brouhaha, le va-et-vient, l'enthousiasme dont tous les personnages donnaient des preuves, en s'appêtant à essayer le feu de la rampe.

Le *Proscrit* n'arrivait pas !

Que faire ! Renvoyer le public ? non ! jamais ! Lire ce rôle ? Oui, c'est cela ! C'est déjà presque un échec, mais si le public ne veut pas entendre raison, ce sera tant pis pour lui... et pour nous, hélas !

Tentons la fortune, il est huit heures. Déjà l'auditoire est au courant de notre mésaventure, ne tardons pas, tout délai peut nous perdre en jettant un froid que nous ne pourrions surmonter.

A l'œuvre donc !

La toile se lève. Moment solennel, heure d'émotions uniques, vrai passage du Rubicon.

Nous étions lancés à corps perdu dans l'avenir, comme s'exprime le vieil et délicieux Amyot.

Les premiers acteurs placés en scène tremblèrent d'abord suffisamment pour faire pitié. Faute d'expérience, la tâche les écrasait. Notre anxiété à nous qui étions dans les coulisses, eut tiré les larmes des yeux des plus cruels tyrans. Le public ressentait de son côté le même trouble, mais à un degré moindre, on le comprend. L'acteur chargé du rôle du Bailli, souple et fine intelligence, n'était plus reconnaissable. Tremblant et ahuri, frappé de stupeur, il bégayait, se tenait roide comme un clou et traînait son jeu d'une manière déplorable. Notre mal-aise se communiquait à la salle ; tout annonçait une déconfiture hâtive... et méritée, hélas !

Nous fûmes sauvés, cependant. Sauvés par une

bévue de l'un des nôtres ! A force de ne plus savoir ce qu'il faisait, il embrouilla si bien l'une dans l'autre deux ripostes qu'il avait à fournir que le public, enlevé par ce comique inattendu, se prit à applaudir d'entrain. Ce fut un choc électrique pour le Bailli qui, furieux du trait, se lança sur l'imbécile et le couvrit d'injures. La réaction nerveuse fit miracle, le Bailli, enflammé par cet incident, se lança tête baissée dans les folles tirades de son rôle. Les bravos et les applaudissements arrivaient en feu roulant de tous les côtés ; — je crois vraiment que derrière la scène, nous nous laissions aller à en faire autant...

Et le *Proscrit* ! Qui a vu le *Proscrit* ? Il nous le faut, voici le moment de son entrée en scène. Astu vu le *Proscrit* ?...

Rien dans les coulisses, rien dans l'escalier, rien dans la rue. Malheur ! il n'arrivera pas. Il va falloir que le souffleur monte sur le théâtre et lise le rôle...

— Allons, montez souffleur, je vais vous présenter et vous rendre le public favorable par l'artifice d'un discours bien piteux, comme il convient à notre situation. Montez !

— Place, place ! gémit une voix près de nous, il n'est pas trop tard !...

Que voyons-nous, ô ciel ! Le *Proscrit*, notre pauvre *Proscrit* lui-même, pâle, mal étriqué, couvert d'eau et de boue, mais tellement fait pour son rôle de *Proscrit* qu'il en était saisissant.

Tel il nous parut dans la coulisse. Mais lorsqu'il eut enjambé les deux pas qui le séparaient de la scène et que le public le vit s'avancer comme une ombre, découvrir sa tête à la chevelure ravagée par la pluie et abandonnée du peigne, il se prit à le regarder curieusement, ne sachant s'il devait rire ou le prendre au sérieux. L'absence du personnage était connue des spectateurs ; son apparition les ravissait... et nous aussi.

Le *Proscrit* profita de la minute de silence qui se produisait et prononça lentement les premières paroles de son rôle :

« Me voici donc arrivé au terme de mon douloureux voyage !... »

Une salve frénétique coupa la phrase, qui, on l'avouera, empruntait à la circonstance un attrait particulier.

Le reste du premier acte se ressentit de ce coup de théâtre. Nos acteurs brûlaient véritablement du feu divin ;

• Ils ressentiaient du ciel l'influence secrète. »

A la tombée du rideau, chacun voulut féliciter ce diable de Lajoie qui nous avait d'abord causé une peur bleue, et qui s'était ensuite si bien racheté en arrivant, bride abattue, juste à point pour nous tirer du pétrin. Il portait gaillardement son nom catapiègle-là.

A quoi bon vous dire que les trois actes et la pochade furent enlevés comme une omelette et que toute la ville se montra ravie de surprise et de bonheur en apprenant qu'elle avait donné le jour à une nichée de comédiens si parfaitement réussis.

Chose étonnante, les espérances que ce début avaient fait concevoir se réalisèrent. Notre troupe se maintint cinq hivers consécutifs et donna plus de

trente soirées. La preuve, en outre, que nous n'étions pas tous des ganaches, c'est que les principaux acteurs de ce temps sont aujourd'hui les premiers hommes de la ville. Sur une scène nouvelle et plus relevée, ils ont su continuer la glorieuse tradition des *Enfants de Thalie*.

CHARLES AMEAU.

PIERRES PRÉCIEUSES.

(Suite et Fin.)

Il faut distinguer dans la lumière réfractée par les corps transparents deux effets différents, celui de la réfraction et celui de la dispersion de cette même lumière : ces deux effets ne suivent pas la même loi, et paraissent même être en raison inverse l'un à l'autre ; car la plus petite réfraction se trouve accompagnée de la plus grande dispersion, tandis que la plus grande réfraction ne donne que la plus petite dispersion. Le jeu des couleurs qui provient de cette dispersion de la lumière est plus varié dans les *stras*, verres de plomb ou d'antimoine, que dans le diamant ; mais ces couleurs des *stras* n'ont que très peu d'intensité, en comparaison de celles qui sont produites par la réfraction du diamant.

La puissance réfractive est beaucoup plus grande dans le diamant que dans aucun autre corps transparent : avec des prismes dont l'angle est de 20 degrés, la réfraction du verre blanc est d'environ $10\frac{1}{2}$; celle du flint-glass de $11\frac{1}{4}$; celle du cristal de roche n'est tout au plus que de $10\frac{1}{2}$; celle du spath d'Islande d'environ $11\frac{1}{2}$; celle du péridot de 11 ; tandis que la réfraction du saphir d'Orient est entre 14 et 15, et que celle du diamant est au moins de 30. M. l'abbé Rochon, qui a fait ces observations, présume que la réfraction du rubis et de la topaze d'Orient est aussi entre 14 et 15, comme celle du saphir ; mais il me semble que ces deux premières pierres ayant plus d'éclat que la dernière, on peut penser qu'elles ont aussi une réfraction plus forte et un peu moins éloignée de celle du diamant : cette grande force de réfraction produit la vivacité, ou, pour mieux dire, la forte intensité des couleurs dans le spectre du diamant, et c'est précisément parce que ces couleurs conservent toute leur intensité que leur dispersion est moindre. Le fait confirme ici la théorie, car il est aisé de s'assurer que la dispersion de la lumière est bien plus petite dans le diamant que dans aucune autre matière transparente.

Le diamant, les pierres précieuses et toutes les substances inflammables ont plus de puissance réfractive que les autres corps transparents, parce qu'elles ont plus d'affinité avec la lumière ; et par la même raison il y a moins de dispersion dans leur réfraction, puisque leur plus grande affinité avec la lumière doit en réunir les rayons de plus près. Le verre d'antimoine peut ici nous servir d'exemple ;

sa réfraction n'est que d'environ $11\frac{1}{2}$, tandis que sa dispersion est encore plus grande que celle du *stras* ou d'aucune autre matière connue, en sorte qu'on pourrait égaler et peut-être surpasser le diamant pour le jeu des couleurs avec le verre d'antimoine : mais ces couleurs ne seraient que des bluette encore plus faibles que celles du *stras* ou verre de plomb ; et d'ailleurs ce verre d'antimoine est trop tendre pour pouvoir conserver longtemps son poli.

Cette homogénéité dans la substance du diamant et des pierres précieuses, qui nous est démontrée par leur réfraction toujours simple, cette grande densité que nous leur connaissons par la comparaison de leurs poids spécifiques ; enfin leur très-grande dureté qui nous est également démontrée par leur résistance au frottement de la lime, sont des propriétés essentielles qui nous présentent des caractères tirés de la nature, et qui sont bien plus certains que tous ceux par lesquels on a voulu désigner et distinguer ces pierres : ils nous indiquent leur essence, et nous démontrent en même temps qu'elles ne peuvent provenir des matières vitreuses, calcaires ou métalliques, et qu'il ne reste que la terre végétale ou limoneuse dont le diamant et les vraies pierres précieuses aient pu tirer leur origine. Cette présomption très-bien fondée acquerra le titre de vérité lorsqu'on réfléchira sur deux faits généraux également certains : le premier, que ces pierres ne se trouvent que dans les climats les plus chauds, et que cet excès de chaleur est par conséquent nécessaire à leur formation ; le second, qu'on ne les rencontre qu'à la surface ou dans la première couche de la terre et dans le sable des rivières, où elles ne sont qu'en petites masses isolées, et souvent recouvertes d'une terre limoneuse ou bolaire, mais jamais attachées aux rochers, comme le sont les cristaux des autres pierres vitreuses ou calcaires.

D'autres faits particuliers viendront à l'appui de ces faits généraux, et l'on ne pourra guère se refuser à croire que les diamants et autres pierres précieuses ne soient en effet des produits de la terre limoneuse, qui, conservant plus qu'aucune autre matière la substance du feu des corps organisés dont elle recueille les détriments, doit produire et produit réellement partout des concrétions combustibles et phosphoriques, telles que les pyrites, les spaths pesants,

et peut par conséquent former des diamants également phosphoriques et combustibles dans les lieux où le feu fixe contenu dans cette terre est encore aidé par la plus grande chaleur du globe et du soleil.

Pour répondre d'avance aux objections qu'on pourrait faire contre cette opinion, nous conviendrons volontiers que ces saphirs trouvés au Puy-en-Velay, dont la densité est égale à celle du saphir d'Orient, semblent prouver qu'il se rencontre au moins quelque une des pierres que j'appelle *précieuses*, dans les climats tempérés ; mais ne devons-nous pas en même temps observer que, quand il y a eu des volcans dans cette région tempérée, le terrain peut en être pendant longtemps aussi chaud que celui des régions du midi ? Le Velay en particulier est un terrain volcanisé, et je ne suis pas éloigné de penser qu'il peut se former dans ces terrains, par leur excès de chaleur, des pierres précieuses de la même qualité que celles qui se forment par le même excès de chaleur dans les climats voisins de l'équateur, pourvu néanmoins que cet excès de chaleur dans les terrains volcanisés soit constant, ou du moins assez durable et assez uniformément soutenu pour donner le temps nécessaire à la formation de ces pierres. En général, leur dureté nous indique que leur formation exige beaucoup de temps ; et les terres volcanisées ne conservant pas leur excès de chaleur pendant plusieurs siècles, il ne doit pas s'y former des diamants, qui de toutes les pierres sont les plus dures, tandis qu'il peut s'y former des pierres transparentes moins dures. Ce n'est donc que dans le cas très-particulier où la terre végétale conserverait cet excès de chaleur pendant une longue suite de temps, qu'elle pourrait produire ces stalactites précieuses dans un climat tempéré ou froid, et ce cas est infiniment rare, et ne s'est jusqu'ici présenté qu'avec le saphir du Puy.

On pourra me faire une autre objection. D'après votre système, me dira-t-on, toutes les parties du globe ont joui de la même chaleur dont jouissent aujourd'hui les régions voisines de l'équateur ; il a donc dû se former des diamants et autres pierres précieuses dans toutes les régions de la terre, et l'on devrait y trouver quelques-unes de ces anciennes pierres, qui par leur essence résistent aux injures de tous les éléments ; néanmoins on n'a nulle part, de temps immémorial, ni vu ni rencontré un seul diamant dans aucune des contrées froides ou tempérées. Je réponds en convenant qu'il a dû se former en effet des diamants dans toutes les régions du globe lorsqu'elles jouissaient de la chaleur nécessaire à cette production ; mais comme ils ne se trouvent que dans la première couche de la terre et jamais à de grandes profondeurs, il est plus que probable que les diamants et les autres pierres précieuses ont été successivement recueillis par les hommes, de la même manière qu'ils ont recueilli les pépites d'or et d'argent, et même les blocs du cuivre primitif, lesquels ne se trouvent plus dans les pays habités, parce que toutes ces matières brillantes ou utiles ont été recherchées ou consommées par les anciens habitants de ces mêmes contrées.

Mais ces objections et les doutes qu'elles pourraient faire naître doivent également disparaître à la vue des faits et des raisons qui démontrent que les

diamants, les rubis, topazes et saphirs ne se trouvent qu'entre les tropiques, dans la première et la plus chaude couche de terre, et que ces mêmes pierres étant d'une densité plus grande et d'une essence plus simple que toutes les autres pierres transparentes, vitreuses ou calcaires, ou ne peut leur donner d'autre origine, d'autre matrice que la terre limoneuse qui, rassemblant les débris des autres matières, et n'étant principalement composée que du détriment des êtres organisés, a pu seule former des corps pleins de feu, tels que les pyrites, les spaths pesants, les diamants et autres concrétions phosphoriques, brillantes et précieuses ; et ce qui vient victorieusement à l'appui de cette vérité, c'est le fait bien avéré du phosphorisme et de la combustion du diamant. Toute matière combustible ne provient que des corps organisés ou de leurs détriments, et dès lors le diamant qui s'imbibe de lumière, et qu'on a été forcé de mettre au nombre des substances combustibles, ne peut provenir que de la terre végétale, qui seule contient les débris combustibles des corps organisés.

J'avoue que la terre végétale et limoneuse est encore plus impure et moins simple que les matières vitreuses, calcaires et métalliques ; j'avoue qu'elle est le réceptacle général et commun des poussières de l'air, de l'égoût des eaux et de tous les détriments des métaux et des autres matières dont nous faisons usage : mais le fonds principal qui constitue son essence n'est ni métallique, ni vitreux, ni calcaire, il est plutôt igné ; c'est le résidu, ce sont les détriments des animaux et des végétaux dont sa substance est spécialement composée : elle contient donc plus de feu fixe qu'aucune autre matière. Les bitumes, les huiles, les graisses, toutes les parties des animaux et des végétaux qui se sont converties en tourbe, en charbon, en limon, sont combustibles, parce qu'elles proviennent des corps organisés. Le diamant, qui de même est combustible, ne peut donc provenir que de cette même terre végétale, d'abord animée de son propre feu, et ensuite aidée d'un surplus de chaleur qui n'existe actuellement que dans les terres de la zone torride.

Les diamants, les rubis, la topaze et le saphir sont les seules vraies pierres précieuses, puisque leur substance est parfaitement homogène, et qu'elles sont en même temps plus dures et plus denses que toutes les autres pierres transparentes ; elles seules, par toutes ces qualités réunies, méritent cette dénomination. Elles ne peuvent provenir des matières vitreuses, et encore moins des substances calcaires ou métalliques ; d'où l'on doit conclure par exclusion et indépendamment de toutes nos preuves positives, qu'elles ne doivent leur origine qu'à la terre limoneuse, puisque toutes les autres matières n'ont pu les produire.



DE LA PHYSIOGNOMONIE.

(Suite.)

N'exigez pas d'un tempérament quelconque, ni immédiatement, ni trop fréquemment, ni trop longtemps de suite, des choses qui lui sont diamétralement opposées, et ne lui proposez pas d'avantage celles qui sont trop en conformité avec lui. Dans le premier cas, il se rebute; dans le second, il se néglige.

Il n'y a pas de vertu à suivre l'impulsion du tempérament, mais il est dangereux de lutter constamment avec lui.

X.

PHYSIONOMIE DES MALADIES.

Les caractères physiologiques des différentes maladies auxquelles chaque constitution, chaque corps est plus ou moins disposé, présentent une étude excessivement curieuse qui n'a pas été tentée jusqu'ici, quoique tout médecin instruit et consciencieux reconnaisse que les germes et les symptômes maladiques se reflètent d'une façon distincte sur chaque physionomie, et qu'il mette à profit les renseignements de la séméiotique, tirés des règles de la physionomie.

Cette étude demanderait, à elle seule, un énorme volume, et nous en présenterons seulement ici l'ensemble par lequel on jugera de l'importance d'une telle œuvre qui, nous l'espérons, ne peut tarder à être entreprise. En effet, de quelle utilité ne serait pas une diététique appuyée sur la physionomie, une séméiotique fondée sur la nature et la structure du corps pour toutes les maladies possibles ou vraisemblables!

Il est depuis longtemps avéré qu'en examinant soigneusement les parties solides et les contours de beaucoup de malades, on aperçoit d'avance — dans l'état de pleine santé — les caractères des maladies même les plus dangereuses, auxquelles le corps a une malheureuse propension.

Cette physionomie des maladies se communique à toute l'étendue du corps, mais plus particulièrement aux traits, à l'air, aux signes du visage qui font juger de la nature de la maladie, de ses variations et de ses progrès, car le malade a presque toujours la mine accusatrice de sa maladie.

I. Cela se voit dans les fièvres chaudes, étiques et bilieuses; dans les pâles couleurs; dans la jaunisse ordinaire et dans la jaunisse noire; dans l'hystérie; dans les maladies des vers et surtout du ver dit solitaire.

II. Dans les fièvres chaudes, plus la face perd de son air naturel, plus il y a de danger.

III. Des yeux troublés, des lèvres pendantes et blêmes sont de fâcheux symptômes dans les fièvres chaudes, parce qu'ils supposent une grande débilitation; le danger est imminent quand le visage déchoit subitement.

IV. Dans les ravages du mal vénérien les révélations de la face ne sauraient échapper à l'observateur le moins attentif.

V. Tout homme, dont le visage était habituellement doux et serein, et qui, le visage en feu, fixe d'un œil inquiet et effaré, dénote un dérangement d'esprit.

La face de l'homme serait significative lors même que le reste de son extérieur ne le serait pas; la forme et les proportions de sa tête suffiraient pour le faire connaître.

I. Une tête en proportion avec le corps, ni trop grande ni trop petite, annonce un caractère d'esprit beaucoup plus parfait qu'on en doit attendre d'une tête disproportionnée.

II. Trop volumineuse, la tête indique presque toujours la stupidité et la brutalité.

III. Trop petite, elle est un signe de faiblesse et d'inertie.

IV. Quelque proportionnée que soit la tête, il faut encore qu'elle ne soit ni trop arrondie, ni trop allongée: plus elle est régulière, plus elle est parfaite.

V. Une tête bien organisée est celle dont la hauteur perpendiculaire, de l'extrémité de l'occiput à la pointe du nez, est égale à sa largeur horizontale.

VI. La face se divise en trois parties dont la première s'étend depuis le front jusqu'aux sourcils, la seconde des sourcils au bas du nez, et la troisième du bas du nez à l'extrémité du menton.

Plus ces trois étages sont symétriques, plus on peut compter sur la justesse de l'esprit et sur la régularité du caractère en général.

VII. Dans un homme extraordinaire, il est rare que l'égalité de ces trois divisions soit très-apparente; cependant on la retrouvera toujours, plus ou moins, chez presque tous les individus.

VIII. L'essence et l'originalité du caractère reparaissent plus positivement dans les parties solides et dans les traits fortement dessinés, tandis que les dispositions habituelles et acquises se remarquent plus communément dans les parties molles et surtout dans le bas de la face.

IX. Avez-vous à expérimenter une face très-forte ou très-délicate, vous apprécierez plus aisément le caractère par le profil d'une tel face; car outre que le profil se prête moins à la dissimulation, il offre des lignes plus vigoureusement prononcées, plus précises, plus simples, plus pures et dont la signification est plus facile à saisir, tandis que souvent les lignes de la face en plein sont difficiles à définir.

X. Un beau profil suppose toujours l'analogie d'un caractère distingué, toutefois on rencontre beaucoup de profils qui, sans être beaux, peuvent admettre la supériorité du caractère

§ II — DU FRONT.

Le front a été appelé, avec raison, la porte de l'âme et le temple de la pudeur. C'est le siège de la sérénité, de la joie, des noirs chagrins, de l'angoisse, de la stupidité, du génie, de l'ignorance, du savoir, de la méchanceté et de la bonté. De toutes les parties du visage, le front mérite une attention spéciale et une étude complète, car il fait pressentir la nature et la puissance des facultés de l'esprit et du cœur. De savants observateurs, de doctes écrivains ont publié des Traités volumineux de *Métoscopie*, qui se réduisent aux signes caractéristiques, que nous allons décrire.

I. Le front long dénote un esprit vaste, mais privé d'énergie.

II. Le front serré et court, indique un caractère concentré et solide.

III. Plus ses contours sont arqués et privés d'angles, plus le caractère est doux ; plus ils sont droits et plus le caractère est ferme.

IV. Tout front parfaitement perpendiculaire depuis les cheveux jusqu'aux sourcils est le signe de l'absence de toute intelligence.

V. Si, malgré sa perpendicularité, le front se voûte légèrement par le haut, c'est le pronostic de la réflexion froide et profonde.

VI. Le front à ligne droite et posé obliquement témoigne de la violence et de la vivacité de l'esprit.

VII. Un front noblement voûté, se distinguant entre les sourcils par le pli marqué d'une ligne perpendiculaire ou par deux parallèles du même genre appartient à un caractère sûr, prudent et mâle. Un tel front, chez une femme, prouve infailliblement la sagesse, l'honnêteté, l'élévation d'âme, la fierté d'une reine unie à la plus douce modestie.

VIII. Tout front allongé ayant, au milieu ou plus bas une cavité à peine perceptible, annonce de la faiblesse.

IX. Un front à surface plane sans sinuosités ni enfoncements est celui d'un homme vulgaire, médiocre, pauvre d'idées et incapable d'invention.

X. Quiconque porte un front proéminent est faible et imbécile.

XI. Le frontal orbitaire en saillie s'unit à une grande sagacité et à une aptitude particulière aux entreprises dont la prudence garantit le succès.

XII. L'absence de cette saillie donne plus de solidité à l'esprit, pourvu que le bas du front arrive perpendiculairement sur des sourcils horizontalement placés, et qu'il s'arrondisse en voûte insensible des deux côtés des tempes.

XIII. Les fronts penchés en arrière proclament l'imagination, l'esprit et la délicatesse.

XIV. Un front perpendiculaire, posé en avant, sans être immédiatement assis sur la racine du nez, étroit, plissé, court et lisse, est l'indice de faibles moyens, de peu d'esprit, d'absence d'imagination et de sensibilité.

XV. Les fronts couverts de protubérances anguleuses et noueuses, révèlent une extrême activité et une opiniâtreté inouïe.

XVI. Tout front qui, dans son profil, offre deux arcs proportionnés, dont l'inférieur avance, dénote un esprit clair et sain ainsi qu'une forte complexion.

XVII. L'intelligence, la vivacité, la susceptibi-

lité, la violence et la froideur résident dans les fronts ronds et proéminents par le haut, mais droits par le bas et perpendiculaires dans l'ensemble.

XVIII. Les fronts carrés, aux marges latérales très-tendues et au frontal orbitaire solide indiquent les caractères sûrs et prudents.

XIX. Quelques fronts bien voûtés semblent attester la grandeur et le génie, et ils voilent la sottise ou la médiocrité ; ceci se distingue au défaut ou à la confusion de leurs sourcils.

XX. Les fronts arqués appartiennent particulièrement aux femmes, et révèlent une vive intuition et une intelligence clairvoyante.

XXI. La grosse veine du milieu d'un front, bien accusée et sur un front ouvert, voûté et sans rides, est le signe de talents extraordinaires et d'un caractère noble et enthousiaste.

XXII. Méfiez-vous des fronts courts, ridés, noueux, irréguliers, enfoncés d'un côté, échancrés et se plissant diversement.

XXIII. La vraie sagesse s'annonce par une heureuse association de lignes droites et arquées qui se confondent d'une manière insensible, et par une belle position du front ni trop perpendiculaire ni trop penchée en arrière.

XXIV. Un caractère grand et généreux est indiqué par un frontal orbitaire arqué d'une façon précise et bien prononcée.

XXV. Tout front allongé, dont la peau fortement tendue ne forme pas un seul pli, même lors des plus grandes émotions, révèle la froideur, la causticité, l'opiniâtreté, un caractère soupçonneux, rampant, prétentieux et vindicatif.

XXVI. Les plis perpendiculaires du front, quand ils lui sont analogues, marquent une forte application et une grande énergie ; les plis horizontaux, au contraire, coupés au milieu vers le haut ou le bas, accusent l'insouciance et la faiblesse.

XXVII. Les plis obliques, surtout s'ils sont parallèles, sont le signe infaillible d'un esprit étroit, faux et soupçonneux.

XXVIII. Les plis parallèles, réguliers, peu profonds, ou seulement coupés parallèlement, se rencontrent chez l'homme judicieux, sage, probe et d'un sens droit.

XXIX. Un front est-il sillonné de plis bien distincts, et surtout circulaires, et est-il lui-même plat et uni dans sa partie inférieure, il cache un esprit borné et sans ressources.

XXX. Les plis du front qui, au moindre mouvement, s'abaissent fortement, indiquent la faiblesse d'esprit ; si les traits en sont fixes ou très-imprimés et surtout inclinés fortement, c'est alors le signe infaillible de l'inertie et de la stupidité alliées à la minutie et à l'avarice.

§ III — DES YEUX.

C'est surtout dans les yeux que se peignent les images de nos secrètes agitations et qu'on peut les reconnaître. L'œil appartient à l'âme plus qu'à aucun organe ; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements ; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats ; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître ; il

les transmet par des traits rapides qui portent dans une âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent. L'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment ; c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

I. Les yeux bleus annoncent un caractère plus mou et plus efféminé que ne l'indiquent les yeux bruns ou noirs.

II. Les yeux bruns ou noirs trahissent un esprit mâle, vigoureux et profond.

III. Le génie s'associe presque toujours aux yeux d'un jaune tirant sur le brun.

IV. L'homme colère a des yeux de différentes couleurs, rarement bleus, plus souvent bruns ou verdâtres. Les yeux de cette dernière teinte sont, en quelque sorte, un signe distinctif de vivacité et de courage.

V. Les yeux bleu-clairs se rencontrent rarement dans les personnes colères et presque jamais dans les mélancoliques. Cette couleur semble s'attacher de préférence aux flegmatiques qui conservent toutefois quelque activité.

VI. Quand le bord, ou la dernière ligne circulaire de la paupière d'en haut décrit un plein cintre, c'est la marque d'un bon naturel et d'une grande délicatesse, quelquefois aussi d'un caractère timide et quelque peu enfantin.

VII. Des yeux qui, étant ouverts, ou n'étant pas comprimés, forment un angle allongé, aigu et pointu vers le nez, appartiennent, pour ainsi dire, exclusivement à des personnes ou très-judicieuses, ou très-fines.

VIII. Lorsque la paupière se dessine presque horizontalement sur l'œil et coupe diamétralement la prunelle, c'est le signe d'un homme fin, adroit et rusé ; sans que, pour cela, cette forme de l'œil détruise la droiture de cœur.

IX. Des yeux larges dans lesquels paraît beaucoup de blanc au-dessous de la prunelle, sont adhérents au tempérament flegmatique et au tempérament sanguin ; mais dans la comparaison, on les distingue aisément : les uns sont faibles, battus et vaguement dessinés, les autres pleins de feu, fortement prononcés et moins échançés ; leurs paupières sont plus égales, plus courtes et moins charnues.

X. Des paupières reculées et très-échançées annoncent presque toujours une humeur colérique. On y reconnaît aussi l'artiste et l'homme de goût.

XI. Ces paupières, fort rares chez les femmes, indiquent celles que distinguent une grande force d'esprit et un jugement peu commun.

XII. Des yeux très-grands, d'un bleu bien clair et transparents, appartiennent à une riche conception, mais ils révèlent un caractère susceptible, soupçonneux, jaloux, et parfois aussi, un tempérament voluptueux et une curiosité peu éloignée de l'espionnage.

XIII. De petits yeux noirs et vifs, voilés de sourcils noirs et touffus, qui s'enfoncent lorsqu'ils sourient malicieusement, dénoncent la ruse, la finesse et l'esprit processif.

XIV. Des yeux qui, dans l'expression de la joie ou de l'affection, ne forment pas de plis ou en forment beaucoup de petits et allongés, dénotent des caractères pusillanimes et un esprit de peu de portée.

XV. Des yeux à angles longs, aigus, dont la di-

rection est horizontale et dont la paupière épaisse semble couvrir à moitié les prunelles, prouvent le génie et un tempérament sanguin.

XVI. Des yeux très-ouverts, clairs et transparents, d'une extrême mobilité, sous des paupières minces et bien dessinées, sont l'indice d'une subtile pénétration, de l'élégance, du bon goût, de l'irritabilité, de l'orgueil et d'un penchant irrésistible pour le beau sexe.

§ IV.—DES SOURCILS.

Après les yeux, les sourcils sont la partie du visage qui contribue le plus à marquer la physionomie. Leur nature est différente des autres parties, et ce contraste les rend plus apparents, aussi frappent ils plus qu'aucun autre trait. Les sourcils sont une ombre dans le tableau, qui en relève les couleurs et les formes. Ils n'ont que deux mouvements dépendant des muscles du front : l'un par lequel on les élève, et l'autre par lequel on les fronce et on les abaisse en les rapprochant l'un de l'autre.

I. Les deux mouvements des sourcils ont un parfait rapport avec les deux appétits dans la partie sensitive de l'âme : l'appétit concupiscible et l'appétit irascible. Celui qui s'élève en haut, vers le cerveau, exprime toutes les passions les plus cruelles.

II. Lorsque le sourcil s'élève par son milieu, cette élévation exprime des mouvements agréables.

III. Lorsque le sourcil s'abaisse par son milieu, ce mouvement marque une douleur corporelle.

IV. Des sourcils doucement arqués s'accordent avec la modestie et la simplicité.

V. Placés en ligne droite et horizontale, ils se rapportent à un caractère mâle et vigoureux.

VI. Quand leur forme est moitié horizontale et moitié courbée, la force et l'esprit se trouve réunie à une bonté ingénue.

VII. Des sourcils rudes et en désordre sont toujours le signe d'une vivacité intraitable ; mais cette même confusion annonce un feu modéré, si le poil est fin.

VIII. Lorsqu'ils sont épais et compactes, que les poils sont couchés parallèlement et comme tirés au cordeau, ils promettent un jugement mûr et solide, une profonde sagesse, un sens droit et sagace.

IX. Des sourcils se joignant, dénotent parfois un caractère sournois et jaloux.

X. Les sourcils minces sont une marque inflexible de flegme et de faiblesse. Ce n'est pas qu'un homme colère et énergique ne puisse avoir des sourcils clairs, mais leur modicité diminue toujours la force et la vivacité du caractère.

XI. Anguleux et entrecoupés, ils révèlent l'activité d'un esprit productif.

XII. Plus les sourcils se rapprochent des yeux, plus le caractère est sérieux, profond et solide.

XIII. Plus ils remontent loin des yeux, plus le caractère perd de sa force, de sa fermeté et de sa hardiesse.

§ V.—DU NEZ.

Le nez est comme la *retombée* du cerveau, si je puis me servir de ce terme expressif emprunté à l'architecture gothique. C'est sur le nez que repose la voûte du front, dont le poids écraserait, sans lui, les joues et la bouche. Un beau nez ne s'associe

jamais avec un visage difforme. On peut être laid et avoir de beaux yeux, mais un nez régulier exige une heureuse analogie des autres traits. Aussi voit-on mille beaux yeux contre un seul nez parfait en beauté.

I. Un beau nez suppose toujours un caractère excellent et distingué.

II. Un petit nez échancré en profil indique un esprit doux, attentif, docile, apte à recevoir et à goûter des sensations délicates.

III. Des nez se courbant au haut de la racine conviennent à des caractères impérieux, appelés à commander, à opérer de grandes choses, fermes dans leurs projets et ardents à les poursuivre.

IV. Les nez perpendiculaires ou qui approchent de cette forme, peuvent être comme des clefs de voûte entre les deux précédents; ils indiquent une âme qui sait agir et souffrir tranquillement et avec énergie.

V. Un nez dont l'épine est large, qu'elle soit droite ou courbée, révèle toujours des facultés supérieures.

VI. Un nez à racine très-étroite est le pronostic d'une grande énergie, qui se réduit presque toujours

à une élasticité momentanée, sans suite et sans résultat important.

VII. La narine petite marque l'esprit timide, incapable de hasarder la moindre entreprise.

VIII. Lorsque les ailes du nez sont bien dégagées et bien mobiles, elles dénotent une exquise délicatesse de sentiment, qui peut dégénérer aisément en sensualité et en volupté.

IX. Un nez grand se rencontre chez l'homme de bien et chez l'homme à tempérament solide.

X. Le nez camus révèle l'impudicité.

XI. Un nez qui penche vers la bouche ne peut se rencontrer chez un homme vraiment bon, d'un caractère joyeux, grand ou noble.

XII. Des nez un peu retroussés et très-enfoncés vers la racine, sous un front moins rentrant que perpendiculaire, trahissent la volupté et la mollesse, et des propensions à la jalousie et à l'entêtement. Ils ne sont pas incompatibles toutefois avec la finesse d'esprit, la probité et le talent.

XIII. Des nez sans caractère distinct se produisent chez des hommes sensés et bons, mais peu remarquables.

(A continuer.)

DE LA CUISINE.

(Suite et Fin.)

Le sucre, qu'aux jours de Louis XIV on ne trouvait que chez les apothicaires, a donné naissance à diverses professions lucratives, telles que les pâtisseries du petit four, les confiseurs, les liquoristes et autres marchands de friandises.

Les huiles proviennent aussi du règne végétal; elles ne sont succulentes qu'autant qu'elles sont unies à d'autres substances, et doivent surtout être regardées comme un assaisonnement.

Le gluten, qu'on trouve particulièrement dans le froment, concourt, puissamment à la fermentation du pain dont il fait partie; les chimistes ont été jusqu'à lui donner une nature animale.

Le mucilage doit sa qualité nutritive aux diverses substances auxquelles il sert de véhicule.

La gomme peut devenir, au besoin, un aliment; ce qui ne doit pas étonner, puisqu'à très-peu de chose près elle contient les mêmes éléments que le sucre.

La gélatine végétale qu'on extrait de plusieurs espèces de fruits, notamment des pommes, des groseilles, des coings et de quelques autres, peut aussi servir d'aliment; elle en fait mieux la fonction, unie au sucre, mais toujours beaucoup moins que les gelées animales qu'on retire des os, des cornes, des pieds de veau et de la colle de poisson. Cette nourriture est en général légère, adoucissante et salubre. Aussi la cuisine et l'office s'en emparent et se la disputent.

DIFFÉRENCE DU GRAS AU MAIGRE. Au jus près,

qui, comme nous l'avons dit, se compose d'osmazôme et d'extractif, on trouve dans les poissons la plupart des substances que nous avons signalées dans les animaux terrestres, telles que la fibrine, le gélatine, l'albumine: de sorte qu'on peut dire avec raison que c'est le jus qui sépare le régime gras du maigre.

Ce dernier est encore marqué par une autre particularité: c'est que le poisson contient en outre une quantité notable de phosphore et d'hydrogène, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus combustible dans la nature. D'où il suit que l'ichthyophagie est une diète échauffante.

1^{er}. POT AU FEU, POTAGE, ETC., 32. — On appelle pot au feu un morceau de bœuf destiné à être traité à l'eau bouillante légèrement salée, pour en extraire les parties solubles.

Le bouillon est le liquide qui reste après l'opération consommée.

Enfin, on appelle *bouilli* la chair dépouillée de sa partie soluble.

L'eau dissout d'abord une partie de l'osmazôme; puis l'albumine, qui, se coagulant avant le 50^e degré de Réaumur, forme l'écume qu'on enlève ordinairement; puis, le surplus de l'osmazôme avec la partie extractive ou jus; enfin, quelques portions de l'enveloppe des fibres, qui sont détachées par la continuité de l'ébullition.

Pour avoir de bon bouillon, il faut que l'eau s'échauffe lentement, afin que l'albumine ne se coagule

pas dans l'intérieur avant d'être extraite ; et il faut que l'ébullition s'aperçoive à peine, afin que les diverses parties qui sont successivement dissoutes puissent s'unir intimement et sans trouble.

On joint au bouillon des légumes ou des racines pour en relever le goût, et du pain ou des pâtes pour le rendre plus nourrissant : c'est ce qu'on appelle un potage.

Le potage est une nourriture saine, légère, nourrissante, et qui convient à tout le monde ; il réjouit l'estomac, et le dispose à recevoir et à digérer. Les personnes menacées d'obésité n'en doivent prendre que le bouillon.

On convient généralement qu'on ne mange nulle part d'aussi bon potage qu'en France ; et j'ai trouvé, dans mes voyages, la confirmation de cette vérité. Ce résultat ne doit point étonner : car le potage est la base de la diète nationale française, et l'expérience des siècles a dû le porter à sa perfection.

II. DU BOUILLI. 33. — Le bouilli est une nourriture saine, qui apaise promptement la faim, se digère assez bien, mais qui seule ne restaure pas beaucoup, parce que la viande a perdu dans l'ébullition une partie des sucs animalisables.

On tient, comme règle générale en administration, que le bœuf bouilli a perdu la moitié de son poids.

Nous comprenons sous quatre catégories les personnes qui mangent le bouilli :

1^o. Les routiniers, qui en mangent, parce que leurs parents en mangaient, et qui, suivant cette pratique avec une soumission implicite, espèrent bien aussi être imités par leurs enfants ;

2^o. Les impatients, qui, abhorrant l'inactivité à table, ont contracté l'habitude de se jeter immédiatement sur la première matière qui se présente (*materialiam subjectam*) ;

3^o. Les inattentifs, qui, n'ayant pas reçu du ciel le feu sacré, regardent les repas comme les heures d'un travail obligé, mettent sur le même niveau tout ce qui peut les nourrir, et sont à table comme l'huître sur son banc ;

4^o. Les dévorants, qui, doués d'un appétit dont ils cherchent à dissimuler l'étendue, se hâtent de jeter dans leur estomac une première victime pour apaiser le feu gastrique qui les dévore, et servent de base aux divers envois qu'ils se proposent d'achever pour la même destination.

Les professeurs ne mangent jamais de bouilli, par respect pour les principes et parce qu'ils ont fait entendre en chaire cette vérité incontestable : *le bouilli est de la chair moins son jus*.

III. VOLAILLES. 34. — Je suis grand partisan des causes secondes, et crois fermement que le genre entier des gallinacées a été créé uniquement pour doter nos garde-mangers et enrichir nos banquets.

Effectivement, depuis la caille jusqu'au coq d'inde, partout où on rencontre un individu de cette nombreuse famille, on est sûr de trouver un aliment léger, savoureux, et qui convient également au convalescent et à l'homme qui jouit de la plus robuste santé.

Car, quel est celui d'entre nous, qui, condamné par la Faculté à la chère des pères du désert, n'a pas souri à l'aile de poulet proprement coupée qui

lui annonçait qu'enfin il allait être rendu à la vie sociale ?

Nous ne nous sommes pas contentés des qualités que la nature avait données aux gallinacées ; l'art s'en est emparé, et, sous prétexte de les améliorer, il en a fait des martyrs. Non seulement on les prive des moyens de se reproduire, mais on les tient dans la solitude, on les jette dans l'obscurité, on les force à manger, et on les amène ainsi à un embonpoint qui ne leur était pas destiné.

Il est vrai que cette graisse ultra naturelle est aussi délicieuse, et que c'est au moyen de ces pratiques damnables qu'on leur donne cette finesse et cette succulence qui en font les délices de nos meilleures tables.

Ainsi améliorée, la volaille est pour la cuisine ce qu'est la toile pour les peintres, et pour les charlatans le chapeau de Fortunatus ; on nous la sert bouillie, rôtie, frite, chaude ou froide, entière ou par parties, avec ou sans sauce, désossée, écorchée, farcie, et toujours avec un égal succès.

IV. DU COQ-D'INDE. 35. — Le dindon est certainement un des plus beaux cadeaux que le Nouveau-Monde ait faits à l'ancien.

Ceux qui veulent toujours en savoir plus que les autres ont dit que le dindon était connu aux Romains, qu'il en fut servi un aux noces de Charlemagne, et qu'ainsi c'est mal à propos qu'on attribue aux jésuites l'honneur de cette savoureuse importation.

A ces paradoxes on pourrait n'opposer que deux choses :

1^o Le nom de l'oiseau, qui atteste son origine, car autrefois l'Amérique était désignée sous le nom d'*Indes occidentales* ;

2^o La figure du coq-d'inde, qui est évidemment tout étrangère.

Un savant ne pourrait pas s'y tromper.

Mais, quoique déjà bien persuadé, j'ai fait à ce sujet des recherches assez étendues, dont je fais grâce au lecteur, et qui m'ont donné pour résultat :

1^o Que le dindon a paru en Europe vers la fin du dix-septième siècle ;

2^o Qu'il a été importé par les jésuites, qui en élevaient une grande quantité, spécialement dans une ferme qu'ils possédaient aux environs de Bourges ;

3^o Que c'est de là qu'ils se sont répandus peu à peu sur la surface de la France ;

4^o Que l'Amérique est le seul endroit où on a trouvé le dindon sauvage et dans l'état de nature (il n'en existe pas en Afrique) ;

5^o Que dans les fermes de l'Amérique septentrionale, où il est fort commun, il provient, soit des œufs qu'on a pris et fait couver, soit des jeunes dindonneaux qu'on a surpris dans les bois et apprivoisés : ce qui fait qu'ils sont plus près de l'état de nature, et conservent davantage leur plumage primitif.

Et vaincu par ces preuves, je conserve aux bons pères une double part de reconnaissance ; car ils ont aussi importé le quinquina, qui se nomme en anglais *jesui's bark* (écorce des jésuites).

DES DINDONIPHILES. 36. — Le dindon est le plus gros, et sinon le plus fin, du moins le plus savoureux de nos oiseaux domestiques.

Il jouit encore de l'avantage unique de réunir autour de soi toutes les classes de la société.

Quand les cultivateurs de nos campagnes veulent se régaler dans les longues soirées d'hiver, que voit-on rôti au feu brillant de la cuisine où la table est mise ? un dindon.

Quand le fabricant utile, quand l'artiste laborieux rassemble quelques amis pour jouir d'un relâche d'autant plus doux qu'il est plus rare, quelle est la pièce obligée du dîner qu'il leur offre ? un dindon farci.

Et dans nos cercles les plus éminemment gastronomiques, dans ces réunions choisies, où la politique est forcée de céder le pas aux dissertations sur le goût, qu'attend-on ? que désire-t-on ? que voit-on au second service ? une dinde truffée !... Et mes Mémoires secrets contiennent la note que son suc restaurateur a plus d'une fois éclairci des faces éminemment diplomatiques.

V. DU GIBIER. 39.—On entend par gibier les animaux bons à manger qui vivent dans le bois et les campagnes, dans l'état de liberté naturelle.

Nous disons *bons à manger*, parce que quelques uns de ces animaux ne sont pas compris sous la dénomination de gibier. Tels sont les renards, blaireaux, corbeaux, pies, chats-huants et autres : on les appelle *bêtes puantes*.

Nous divisons le gibier en trois séries :

La première commence à la grive et contient en descendant, tous les oiseaux de moindre volume, appelés petits oiseaux.

La seconde commence en remontant au râle de genêt, à la bécasse, à la perdrix, au faisan, au lapin et au lièvre ; c'est le gibier proprement dit : gibier de terre et gibier de marais, gibier de poil, gibier de plume.

La troisième est plus connue sous le nom de venaison ; elle se compose du sanglier, du chevreuil et de tous les autres animaux fessipèdes.

Le gibier fait les délices de nos tables ; c'est une nourriture saine, chaude, savoureuse, de haut goût, et facile à digérer toutes les fois que l'individu est jeune.

Mais ces qualités n'y sont pas tellement inhérentes qu'elles ne dépendent beaucoup de l'habileté du préparateur qui s'en occupe. Jetez dans un pot du sel, de l'eau et un morceau de bœuf, vous en retirerez du bouilli et du potage. Au bœuf substituez du sanglier ou du chevreuil, vous n'aurez rien de bon ; tout l'avantage, sous ce rapport, appartient à la viande de boucherie.

Mais sous les ordres d'un chef instruit, le gibier subit un grand nombre de modifications et transformations savantes, et fournit la plupart des mets de

haute saveur qui constituent la cuisine transcendante.

Le gibier tire aussi une grande partie de son prix de la nature du sol où il se nourrit.

Peu de gens savent manger les petits oiseaux ; en voici la méthode telle qu'elle m'a été confidentiellement transmise par un gourmand.

Prenez par le bec un petit oiseau bien gras, saupoudrez-le d'un peu de sel, ôtez-en le gosier, enfoncez-le adroitement dans votre bouche, mordez et tranchez tout près de vos doigts, et mâchez vivement : il en résulte un suc assez abondant pour envelopper tout l'organe, et vous goûterez un plaisir inconnu au vulgaire.

Odi profanum vulgus et arceo.

HOR.

La caille est, parmi le gibier proprement dit, ce qu'il y a de plus mignon et de plus aimable. Une caille bien grasse plaît également par son goût, sa forme et sa couleur. On fait acte d'ignorance toutes les fois qu'on la sert autrement que rôtie ou en papillotes, parce que son parfum est très fugace, et que toutes les fois que l'animal est en contact avec un liquide il se dissout, s'évapore et se perd.

La bécasse est encore un oiseau très distingué, mais peu de gens en connaissent tous les charmes. Une bécasse n'est dans toute sa gloire que quand elle a été rôtie sous les yeux d'un chasseur, et surtout du chasseur qui l'a tuée ; alors la rôtie est confectionnée suivant les règles voulues, et la bouche s'inonde de délices.

Au dessus du précédent et même de tous devrait se placer le faisan ; mais peu de mortels savent le présenter à point.

Un faisan mangé dans la première huitaine de sa mort ne vaut ni une perdrix, ni un poulet, car son mérite consiste dans son arôme.

La science a considéré l'expansion de cet arôme, l'expérience l'a mis en action, et un faisan saisi pour son infocation est un morceau digne des gourmands les plus exaltés.

Le poisson, moins nourrissant que la chair, plus succulent que les végétaux, est un *mezzo termine* qui convient à presque tous les tempéraments, et qu'on peut permettre même aux convalescents.

Les Grecs et les Romains, quoique moins avancés que nous dans l'art d'assaisonner le poisson, n'en faisaient pas moins très grand cas, et poussaient la délicatesse jusqu'à pouvoir deviner au goût en quelles eaux ils avaient été pris.

Ils en conservaient dans des viviers ; et on connaît la cruauté de Vadius Pollion, qui nourrissait des murènes avec les corps des esclaves qu'il faisait mourir : cruauté que l'empereur Domitien désapprouva hautement, mais qu'il aurait dû punir.

